

Bastien Stisi

Le ventre creux

Le lundi soir aux Restos du Cœur

Avant-propos de **Romain Colucci**



ALISIO

Chaque lundi soir, Bastien est bénévole au sein de l'une des associations les plus célèbres de France : Les Restos du Cœur. Sa mission et celle de ses camarades est de distribuer des repas, du café, de la soupe, de l'attention, à ceux qui en réclament.

Ils sont 100, 150, 200, parfois plus. Jeunes, entre deux âges, vieillards. Beaucoup d'hommes, quelques femmes. Certains dorment dans la rue, d'autres se débrouillent autrement ou possèdent un logement à eux : les normes et les logiques sociales, ici, sont bouleversées et bouleversantes.

Face aux injustices sociales, Bastien n'a plus simplement envie de faire, il veut aussi faire savoir. Direct, sincère, sans tabou, son récit donne la parole à ceux que l'on contourne d'habitude, et dont on feint d'ignorer l'existence. Son texte est le reflet de cinq années d'échanges, de doutes, de colères, de grandes défaites et de petites victoires.

Bastien Stisi est rédacteur en chef adjoint à Radio Nova. Le lundi soir, il est bénévole et coresponsable de la distribution de repas à Saint-Lazare, aux Restos du Cœur.

ISBN : 978-2-37935-259-1



9 782379 352591

19,90 €
Prix TTC
France

ALISIO



Rayons : Essais et Témoignages

ALISIO

L'éditeur des voix qui inspirent

Suivez notre actualité sur **www.alisio.fr**
et sur les réseaux sociaux LinkedIn,
Instagram, Facebook et Twitter !

Alisio s'engage pour une fabrication écoresponsable !

« Des livres pour mieux vivre », c'est la devise de notre maison.
Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement le monde qui nous
entoure ! C'est pourquoi nous avons fait le choix de l'écoresponsabilité.
Pour en savoir plus, rendez-vous sur notre site.

Conseil éditorial : Louise Giovannangeli - Cardellina Agency

Relecture-correction : Chantal Nicolas

Design de couverture : Sébastien Jenger - Primo&primo

Photo de couverture : © Yasmine Ben Hamouda

© 2021 Alisio,

une marque des éditions Leduc

10, Place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris – France

ISBN : 978-2-37935-259-1

Bastien Stisi

Le ventre creux

Le lundi soir aux Restos du Cœur

ALISIO

Avant-propos

Ça se passe en bas de chez vous.

C'est juste en bas de chez vous, au cœur des villes, que ce livre vous propose de plonger.

Pour écouter, sous la réalité quotidienne qui fait votre vie, battre le cœur de ces hommes et de ces femmes qui vivent à la rue. Elle est infiniment fine, la lumière qu'émet le regard d'une personne qui vit à la rue, mais elle en dit beaucoup.

Pourtant... On prend rarement le temps de lire ou d'écouter autre chose que ce qui est relaté dans les médias.

D'ailleurs, on en sait sûrement plus sur la recherche spatiale et la possibilité d'un voyage habité vers Mars que sur leurs vies ici, et leur chance d'avoir un toit ce soir, sur Terre.

Mais de la même manière que quand les gens sont loin, isolés dans les campagnes inaccessibles, les bénévoles des *Restos du Cœur* trouvent un chemin pour les rejoindre, lorsqu'ils sont invisibles, perdus dans les villes où ils dorment dehors, ils savent les voir pour leur apporter une soupe chaude et un sourire.

Entendre leur parole, voir leurs yeux, c'est déjà une victoire sur l'obscurité.

S'ils viennent aux distributions de rue des *Restos du Cœur*, c'est d'abord parce qu'on ne leur demande rien, et surtout pas de papier, pas de facture de ceci ou de cela ! Et en échange de ce rien, ils savent qu'ils auront à manger. Des repas chauds, équilibrés, du thé, du café, du pain, un fruit ou un dessert. Souvent les deux. Un vrai repas, chaud comme un rayon de soleil dans une journée grisâtre. Un vrai repas avec des vrais gens. Des gens à qui parler.

Leurs mots, leur courage, parfois leurs colères, mais aussi leurs joies, s'expriment ici, au camion des *Restos*, parce qu'ici, ils sont attendus. Ici, ils sont chez eux. Parce qu'ici, les bénévoles des Restos sont là pour eux. Et parce que vous êtes là, la peur de manquer n'existe plus.

Tous ensemble réunis pendant que la nuit tombe, l'espace d'un instant, demain paraît loin.

ROMAIN COLUCCI

« Le monde est plein de rance et ce que je cherchais
Je ne l'ai jamais trouvé »
Alain Bashung, « Les Salines »

« Si on ne se bat pas, qu'est-ce qui reste ? »
Ken Loach

« Dieu a dit : “Je partage en deux : les riches auront
de la nourriture, les pauvres de l'appétit.” »
Coluche

Aux ami-es du lundi

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre 1

Ligne 8

- Madame, monsieur, bonjour, excusez-moi de vous déranger, je m'appelle Olivier, j'ai trente-deux ans et voilà, ça fait quelques semaines maintenant que je dors dans la rue. Vous l'auriez deviné, j'ai pas bonne mine ? Ben non, j'ai pas bonne mine. Le sol est dur et avec le bruit des bagnoles, j'arrive à peine à dormir. Y a des chiens qui viennent me renifler le museau quand je suis assoupi – j'en ai toujours eu un peu peur des chiens, je vous laisse imaginer le bonheur – et les coins de la ville où on peut se protéger de la pluie et du reste, ça n'attire pas que ceux qui n'ont nulle part où dormir. Ça attire aussi souvent les rats, les pigeons et les mauvais mecs qui vous piquent vos affaires dès que vous vous mettez la tête à l'envers. J'ai un peu bu la nuit dernière, il faisait vraiment froid. Les clochards sont des pochards, bien sûr, mais c'est surtout que l'alcool, ça les réchauffe. Vous voyez quand vous allez fumer votre clope dehors sans avoir remis votre manteau ? C'est les pintes que vous avez bues juste avant qui vous ont réchauffé le corps. Eh bien pour nous, ça marche pareil, c'est dingue, hein ? Hier, ils m'ont piqué mon duvet alors que je roupillais dedans ; pour le réveil, j'ai déjà connu mieux. En me tirant du lit – si on peut appeler ça un lit, enfin, je vous

passé les détails – ils m’ont aussi laissé un souvenir dans les côtes. Mais mon manteau est épais, ça a diminué l’impact des coups sur mon corps.

Si quelqu’un a un peu de monnaie, un ticket-restaurant ou un petit truc à manger... vous connaissez le couplet. Moi, je connais le refrain. Toujours le même. Malheureusement vous n’avez pas de monnaie sur vous, je sais bien. Vous auriez bien aimé aider, ça je n’en doute pas. On peut toujours rêver ? Les rêves, j’crois que c’est surtout pour ceux qui ont le temps d’en faire. Et surtout, de s’en souvenir. À votre bon cœur, madame, monsieur. On n’sait jamais. Les sourires par contre, gardez-les pour vos téléphones : vu la manière dont vous les regardez tous au moment où je vous parle, j’ai l’impression qu’ils en ont au moins autant besoin que moi.

Il tend sa main en l’ouvrant à peine, au hasard et sans voir vraiment devant qui celle-ci se présente. Une rangée de quatre à droite, une rangée de quatre à gauche. Un strapon-tin utilisé et les autres libres. Une rangée de quatre à droite, une rangée de quatre à gauche. Deux strapontins dépliés et trois silhouettes debout, une rangée de six pour terminer. Lui circule, chancelle et répète, comme un métronome, les quatre mots d’une unique rengaine, monocorde et pesante pour ceux qui la reçoivent.

— À votre bon cœur.

Sur la ligne 8 les voitures sont encore séparées les unes des autres. Sur cette ligne-là, il ne suffit pas de longer un couloir, unique et allongé, en accordéon comme

dans la 14 : il faut changer de voiture à chaque nouvelle station. Le tour de la rame, monologue inclus, il faut le faire vite : deux minutes et pas plus. Michel Bizot, puis Daumesnil.

Les portes s'ouvrent et avant de les franchir pour rejoindre la voiture d'à côté, il lance, en ne se retournant qu'à moitié, et en changeant soudainement la cadence de sa voix :

— Quatre euros au total sur cette voiture-là. On dirait que j'suis tombé sur les copains de l'abbé Pierre ! Passez une bonne journée, madame, monsieur.

Chapitre 2

Place de Budapest

Je prends une vieille veste Ben Sherman – des carreaux à l’intérieur et un bleu marine uni à l’extérieur – que je possède depuis une dizaine d’années. La veste est déchirée à quelques endroits, ce sont ses rides, ses cheveux gris à elle. Elle donne la sensation du vétuste qui ne fait pas trop vieux, c’est pour cette raison que je la choisis. Comment s’habiller pour distribuer des repas aux Restos du Cœur ? J’ai posé la question de manière claire à Yasmine, elle m’a répondu de manière vague : « Il faut rester simple. » J’ai pris note.

Aux Restos, Yasmine y est bénévole depuis six mois. *Via* cette association que je connais comme tout le monde, mais pas plus que ça (Coluche, Les Enfoirés, le rencard à ceux qui n’ont plus rien... des images d’Épinal), elle distribue des repas un soir par semaine, le lundi, à des personnes venant en réclamer. Elle n’en parle pas tant que ça et pourtant, je sens bien que l’expérience, qui se vit sans doute plus qu’elle ne se raconte, la bouleverse. Nous sommes ensemble depuis des années, je sais à quel point sa pudeur naturelle l’empêche de s’épancher sur ce qui la fait trop gamberger. Et le lundi, lorsqu’elle rentre entre 22 heures et 22 h 30 après deux heures passées à se

confronter au sujet si tabou en France des « gens de la rue », je sens bien qu'elle cogite.

Je la trouve courageuse de faire chaque semaine ce qu'elle a commencé à faire. Alors, lorsqu'un déplacement professionnel doit l'éloigner de Paris, et donc des distributions, durant une dizaine de jours, j'ai accepté de la remplacer, d'y aller à sa place. Comment s'habiller, donc ? « *Il faut rester simple.* » O.K.

J'enfile en dessous de ma veste un hoody gris foncé qui me permet, au cas où, de poser une capuche sur mon crâne. Je ne prends ni montre, ni argent liquide, ni quoi que ce soit d'encombrant. Yasmine m'a dit : « Tu sais, les Restos du Cœur, c'est pas Disney, faut quand même faire gaffe. » J'ai écrit sur un bout de papier : « Les Restos du Cœur, c'est pas Disney. »

Je remonte la rue Joseph-de-Maistre jusqu'à l'hôtel La Terrasse – celui qui ouvre vers ce que des affiches du quartier disent être « Montmartre village » –, longe le cimetière de Montmartre par le viaduc (le pont Caulaincourt) qui le scinde en deux et permet aux piétons comme aux voitures de circuler autrement qu'entre les sépultures. Je cherche une bande-son à cette première fois, j'hésite avec *C'est arrivé près de chez toi* (ouais, presque sous ton nez) du Suprême NTM. Dans mes écouteurs, je cale finalement du PNL, *Jusqu'au dernier gramme* en mode *repeat*. « Igo la vie est moche / Donc on l'a maquillée / Avec des mensonges. » Je répète les paroles, mais uniquement dans ma tête, pour ne pas faire peur aux passants ni passer pour quelqu'un que je ne suis pas

(c'est-à-dire quelqu'un qui chante fort du rap français dans la rue). J'emprunte le boulevard de Clichy jusqu'à la statue du maréchal Moncey, arrive devant le bureau de tabac de la place de Clichy, y croise deux sans-abri devant le McDo.

- Une clope ?
- Désolé, je ne fume pas.
- Une pièce, peut-être ?

Je n'en ai pas non plus. J'hésite à leur dire là où je me rends, non seulement pour leur suggérer d'aller avaler quelque chose de comestible, mais aussi pour me donner bonne conscience. Je ne dis finalement rien, mais essaie de retenir leurs visages en me disant que je risque, d'ici quelques minutes, de les croiser à nouveau.

Je franchis le passage pour piétons, prends la rue d'Amsterdam. Sombre, elle ne laisse plus à cette heure-ci passer le moindre rayon de soleil. La température s'est rafraîchie d'un coup et un léger frisson me parcourt le corps. Je noue autour de mon cou l'écharpe que je tenais jusqu'alors à la main. À la hauteur du métro Liège, je regarde mon Smartphone, qui indique 19 h 25. Je coupe la musique, éteins même mon téléphone. Je me sens légèrement tendu, car je réalise que je ne suis plus qu'à quelques mètres du site où aura lieu la distribution. Timidement, je commence à m'approcher.

Au croisement de la rue d'Amsterdam et de la rue de Londres, en attendant au passage clouté, je me sens pris d'une bouffée de chaleur. Mes mains sont devenues moites

et dans ma gorge, je sens une épaisseur compacte qui remonte et m'aurait sans doute empêché de parler si j'avais dû le faire là, tout de suite. Je pose une main sur mes poumons, me forçant à inspirer, puis à expirer lentement. Trois fois. Je suis vraiment tendu. Je n'ai jamais fait ça. *Il faut rester simple.*

Le rendez-vous est fixé à 19 h 30, je suis à l'heure. Le camion des Restos du Cœur, comme me l'a dit Yasmine, se trouve place de Budapest, cette place perdue entre la place de Clichy et la gare Saint-Lazare qui ne parle pas à grand monde, si ce n'est à ceux qui travaillent à proximité. La journée, elle est foulée par les salariés qui peuplent les entreprises alentour – elles se comptent par dizaines dans le quartier. Le soir, elle est beaucoup moins fréquentée, et ce ne sont pas les quelques cafés qui la bordent qui changent vraiment la donne. Place de Budapest, les gens passent mais ne s'attardent pas. Pour accueillir des vagabonds, l'endroit me paraît tout indiqué.

J'arrive sur la pointe des pieds. À côté du camion, deux personnes sont déjà là : un homme et une femme. Lui n'est pas grand et a le crâne rasé, elle l'est un peu plus que lui et a les cheveux courts. Ils portent tous deux des lunettes. Je leur donne, approximativement, la cinquantaine. Avec une timidité que je ne me connaissais pas, je les salue poliment, sans préciser le pourquoi de ma présence. Ils me rendent mon « bonjour », très souriants, mais n'ajoutent rien et poursuivent une discussion qu'ils avaient débuté sans moi. Je me tiens proche d'eux, mais leur tourne désormais le dos. Comme qui dirait, je ne sais pas où me foutre.

De l'autre côté de la place, à une trentaine de mètres de nous, une file commence doucement à se constituer. Ils sont une vingtaine et d'autres s'ajoutent, progressivement. Je devine instantanément que ceux-là sont la raison première de ma présence ici. Ce sont les personnes qui viennent bénéficier des repas offerts par l'association. Certains ont la gueule de l'emploi (ou plutôt, de l'absence d'emploi) et d'autres ne l'ont pas du tout : je suis tout de suite surpris de voir, dans cette file, une pluralité que je n'aurais pas imaginée.

Tous ne sont pas vêtus de guenilles et chez certains, la chemise est même de sortie : contrairement à ce que l'on pourrait parfois penser, il n'y a pas seulement des sans-abri qui se présentent ici. J'ouvre grand les yeux. Comme une éponge, j'absorbe.

Les bénévoles arrivent au compte-gouttes, un à un ou en groupe, rejoignent la petite assemblée qui se forme devant le camion. Certains sont entre deux âges et d'autres ont dépassé l'âge où l'on peut encore, sans menacer sa santé, passer son lundi soir sous la brume à distribuer des repas chauds. Tous m'impressionnent. Ils se connaissent, se saluent, échangent des anecdotes qui n'ont parfois rien à voir avec les Restos du Cœur. C'est une petite famille ou, en tout cas, des camarades qui partagent des histoires, des convictions, des colères (et des luttes, même ?). C'est cependant ce que je construis, à ce moment-là, dans mon esprit. Ils se regardent et se tutoient et, pour le moment, je n'existe pas à leurs yeux. Tous ou presque portent un badge des Restos (un cercle avec le logo de l'association dedans) qui dit leur appartenance à une communauté clairement identifiée. Leur étendard est

là, punaisé au niveau du cœur et ils le portent avec une élégance et une assurance toute simple. Qui sont-ils, ces gens qui font ce que je n'ai même jamais songé à faire sérieusement ? L'envie me prend de m'éclipser avant que quiconque ne remarque que j'ai eu, ne serait-ce qu'un instant, la prétention de vouloir servir, avec eux, la cause commune. Il est encore temps de le faire. Mais j'ai aussi le sentiment qu'il est déjà trop tard.

Beaucoup de visages, au loin, sont tournés vers le camion devant lequel je me trouve. J'ai l'impression que c'est moi qu'ils zieutent, et d'un œil mauvais qui plus est. « Lui c'est qui ? Il vient pour la première fois, c'est qui ? Bizutage ? » Mes jambes ne tremblent pas, mais c'est tout comme, et puisque je ne connais personne et que je suis un étranger pour tous, je ne sais où poser mon regard. J'ai plongé la tête la première dans la tanière du loup et maintenant, je me sens comme un tout petit agneau. J'en suis certain : si j'ouvre la bouche, je bêle. Nous sommes lundi soir, il est 19 h 30, et je ne suis pas à ma place.

— Bonjour. Jean-Jacques, dit dans mon dos une voix qui me sort de ma rêverie paranoïaque.

Je me retourne, je serre la main qu'on me présente avec chaleur. Jean-Jacques a dans sa démarche une bonhomie qui, immédiatement, me rassure. Il a les traits d'un homme qui en a vu d'autres, ses cheveux sont blancs, très longs, coiffés en queue-de-cheval, ses yeux sont surplombés par de petites lunettes fines. Dans son dos, il y a un sac pas forcément très neuf et dans ses gestes, on reconnaît quelqu'un qui a l'habitude d'être entouré par ceux qui

sont autour de lui ce soir. Jean-Jacques est à l'aise, alors il n'en fait pas trop.

— C'est la première fois que je viens, je dis.

— Eh bien... bienvenue à toi !

Dans la foulée, une deuxième main. Celle de Patrick :

— Salut. Patrick.

La soixantaine, démarche assurée, cheveux courts et blancs, yeux bleus. Sympa comme tout, Patrick. Sa poigne dit la conviction d'un homme qui ne s'excuse pas de faire partie de ce monde-là. Je regarde la blancheur de ses dents, puisqu'il sourit beaucoup. Je ne sais toujours pas quoi faire de mon corps, mais au moins, j'ai la confirmation que je ne suis pas un spectre égaré et invisible dans le monde des vivants.

Nous sommes désormais une vingtaine de bénévoles. J'observe ce petit monde s'articuler, mon regard circule tout autour de la place. Je prends des notes mentales, dont je ne sais encore que faire.

Et puis arrive la cheffe. On reconnaît son grade, non grâce à un brassard qui ceindrait son bras, mais parce qu'elle porte une chasuble orange fluo, comme celles qui permettent d'être vu des automobilistes la nuit, à vélo. Le gilet jaune pour la France des ronds-points, le gilet orange pour celle qui distribue un peu de son pain. Je retiens l'information, primordiale : chasuble orange = responsable de site = interlocutrice potentielle.

La responsable du site Saint-Lazare pour la distribution du lundi soir s'appelle Amandine. Les bénévoles l'appellent par son prénom et la tutoient. Ils ne disent pas « Bonjour madame, à vos ordres ! » mais « Salut Amandine, ça va ? ». Elle a encore une fois eu des problèmes de train, elle s'excuse pour son retard auprès des bénévoles.

— Allez, on peut y aller, annonce-t-elle d'emblée.

Elle dirige, on lui obéit.

Le chauffeur du camion en ouvre les portes. Je n'ai pas le temps de comprendre ce qui se passe que, déjà, les bénévoles déplacent des tables, des conteneurs, des bacs. Dedans, il y a de la soupe, des plats chauds, des céréales, des fruits, du café.

— C'est toi le nouveau ? demande la responsable.

J'acquiesce, elle me lance un petit « O.K. » en guise de bienvenue. L'œil sympa, mais pas trop. Je suis « le nouveau » et elle est manifestement une ancienne. La cheffe a le verbe fort et l'allure de celles qui ne se laissent pas marcher sur les pieds, et peu importe la pointure des pompes qui essaieraient de le faire. Il existe des humains comme ça, chez qui tout est simple : ils prennent la parole et les autres les écoutent. Pour ces gens-là, les rapports hiérarchiques avec le reste du monde s'établissent très rapidement.

La cheffe me demande mon prénom, tâte un peu le terrain, cherche à savoir si j'ai déjà eu l'occasion de faire de l'associatif. Je n'essaie pas de m'inventer une quelconque

expérience passée, elle n'a manifestement pas le temps pour ça.

— Et... t'as déjà bossé avec des gens de la rue ?

Pendant une fraction de seconde, je me perds dans mes pensées. *Des gens de la rue*. Spontanément se dessine, en mon esprit, la silhouette de Jeanne. C'était quelques années auparavant. J'ai l'impression que c'était hier.

Chapitre 3

Rue Ambroise-Paré

Il est 3 heures du matin. Je sortais d'une belle fête dans un bar de la rue Jean-Baptiste-Pigalle. Accolades, sourires dans tous les sens, alcools ambrés, paroles prononcées plus fort que d'ordinaire, flirts inoffensifs. J'avais fait le choix, plutôt que de dépenser mes derniers euros dans un verre de trop, d'investir cet argent dans un carrosse, le genre noir métallique qui vous ramène chez vous en quatre clics. L'adresse était préenregistrée, un chauffeur à proximité, et je montai dans la voiture deux minutes après l'avoir commandée. En m'asseyant dans la berline noire aux sièges en cuir, je me félicitai de ne pas avoir cédé à l'appel de cette dernière bière qui m'aurait envoyé, à coup sûr, au pays des merveilles. De Pigalle à gare du Nord il n'y a pas beaucoup de route à faire : j'arrivai chez moi en moins de dix minutes.

— Merci à vous, bon courage pour le reste de la nuit.

J'avais claqué la porte un peu brusquement, sans faire attention. C'est que mon esprit s'était projeté vers le seuil de mon immeuble où deux silhouettes, vautrées l'une contre l'autre, zonaient devant la porte qu'il me fallait franchir pour accéder à la prochaine étape de ma nuit – mon lit.

Ces deux-là semblaient être en pleine descente. C'était probablement l'effet du crack, du Skenan, ou l'un de ces opiacés addictifs et dévastateurs qui circulent si facilement dans le quartier. Rue Ambroise-Paré, admettre que ce genre de tableau est fréquent, c'est enfoncer une porte ouverte et la défoncer, même, à grands coups de baskets. Le quartier n'est pas connu pour son caractère résidentiel. Ça se défonce sur la chaussée, dans les parkings, dans les cages d'escalier, dans les sanisettes, et même dans un lieu spécialement dédié à l'exercice de cette pratique (une salle de shoot où des compresses sont disponibles et les seringues sont propres*). Ici, dans cette rue étroite qui relie Barbès-Rochechouart à la gare du Nord, c'est la norme.

Leurs corps bougeaient à peine. Ils étaient allongés devant le seuil de l'immeuble et je ne pouvais pas y entrer. J'envisageais d'aller prévenir quelqu'un à l'hôpital Lariboisière, de l'autre côté de la rue. Mais personne ne serait venu chercher, à l'extérieur de l'hôpital, de nouvelles urgences à gérer – encore moins dans cette rue.

Je m'étais rapproché d'eux, et fus doublement rassuré. D'abord, ils n'étaient pas morts, même si la Mort avait laissé sur eux un peu de son parfum, au sens propre. Ensuite, bonne nouvelle pour moi : ils n'avaient pas l'air bien dangereux.

*Gérée par l'association Gaïa-Paris, la salle de consommation à moindres risques du 14, rue Ambroise-Paré (Paris X^e), « offre la possibilité de consommer des produits stupéfiants dans de meilleures conditions d'hygiène et de sécurité aux personnes en situation de précarité et dont le mode de vie et les consommations donnent lieu à des rassemblements urbains appelés "scènes de consommation" ». Source : www.gaia-paris.fr.

Ces deux silhouettes étaient en fait un homme et une femme. L'homme portait une capuche sur la tête, qui recouvrait un bonnet, et un très gros manteau à demi ouvert. La peau foncée et l'air hagard, sa barbe s'étalait, anarchique, sur un visage aux joues creusées. Il ne portait pas d'écharpe, mais sa compagne d'infortune, elle, en portait une. Elle était maigre, vêtue d'un jean et d'un manteau qu'elle avait, pour sa part, boutonné jusqu'en haut. Ses cheveux étaient coiffés en chignon et, dans la lumière tamisée des néons urbains, je n'arrivais pas à déterminer s'ils étaient châains ou bruns. Sa peau était claire, ses habits sombres. Le garçon et la fille étaient vautres l'un contre l'autre. Pour se tenir chaud ?

J'avais fini par m'avancer – mon pas était hésitant, je le reconnais –, et étais parvenu, malgré leur présence, à taper les quatre chiffres du digicode de l'immeuble. Je les avais enjambés et leur avais souhaité – réflexe absolument mécanique – une bonne soirée. Ma présence les avait fait sortir un instant de leur torpeur. Ils s'étaient redressés sans se lever, s'étaient écartés pour me laisser passer.

J'avais refermé la porte en faisant attention, quand même, à ce qu'aucun d'eux ne me suive. Après la porte il y avait un hall dans lequel se trouvaient les boîtes aux lettres des résidents de l'immeuble (régulièrement fracturées par nos voisins nomades), puis une porte vitrée, avec un second digicode, menant vers les appartements des étages supérieurs. Je n'avais pas à franchir cette porte : l'appartement que j'occupais, au rez-de-chaussée, était en fait une ancienne loge de gardien, transformée depuis un moment en logement à peu près conforme aux normes

en vigueur, et son accès se faisait dans le même espace que l'accès aux boîtes aux lettres. Petit studio, pas plus de vingt mètres carrés, l'appartement était vétuste et pas vraiment propre, la seule fenêtre qu'il possédait donnait directement sur la rue Ambroise-Paré et de fait, je ne l'ouvrais jamais.

J'avais retiré mon manteau et mes chaussures. Dents brossées, fringues jetées en vrac sur le dos d'une chaise, je m'étais écroulé sur le clic-clac sans le défaire. J'avais fermé les paupières, puis les avais rouvertes quasiment tout de suite.

J'avais dans la tête qu'à quelques mètres de moi – pas plus de trois sans doute puisque mon canapé était collé au mur donnant sur la rue –, deux êtres humains comataient sur le sol. Des sans-abri qui élisent domicile sur les trottoirs, sur les bouches d'aération, sur les quais déserts des métros : à Paris, c'est une image tellement fréquente qu'elle en est banale. On voit les choses. On ne regarde plus. On trace. Est-ce l'ébriété qui me rendait plus sensible et plus emphatique, ou le fait que ces deux-là étaient prostrés sur le seuil de ma porte à *moi*, et pas devant celle de quelqu'un d'autre ? Je me sentais subitement coupable du confort, ordinaire pour ceux qui y sont habitués, dans lequel je me vautreais alors que je savais ce qu'il se passait au-dehors. Je déteste les allures satisfaites du petit bourgeois tellement sûr de lui qu'il ne prend pas la peine de baisser la tête pour constater qu'en dessous, il y a aussi autre chose. Je m'étais faufilé dans mon plumard alors que d'autres pionçaient sur le trottoir. Ça n'allait pas.

Je m'étais relevé, avais renfilé jean, tee-shirt, pull, bottines. Sur le seuil de mon immeuble, ils étaient toujours là.

— Excusez-moi, mais... est-ce que tout va bien ?

Non, pas du tout.

— Lui, là, il veut me violer.

Elle avait dit ça l'air las et la voix fracassée. C'était plus un râle qu'autre chose, sa voix. Elle avait dit « il veut me violer » avec le même ton qu'elle aurait dit « il veut me taxer une clope, mais j'en n'ai plus qu'une ». Mais aussitôt, elle avait repris le dessus sur elle-même. Elle avait redressé sa colonne vertébrale et avait répété :

— Lui, là, il veut me violer.

Elle l'avait dit plus fort pour que je l'entende mieux.

— Non, c'est pas vrai.

Le type aussi avait fait un effort pour que je l'entende. Mais il peinait à articuler, plus qu'elle encore. Ses paroles avaient laissé échapper un relent nauséabond. Ça sentait la vinasse, le mégot froid et la sueur chaude.

— C'est pas vrai.

Il se répétait. La défense était légère et pas vraiment convaincante. C'est aussi que je l'avais pris la main dans le sac ou plutôt, la main dans le calbuté (pas le sien), celui de